

Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 5 (1909)

Artikel: Une partie de ski dans la chaîne du Mont-Blanc

Autor: Kurz, M.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-541330>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une partie de ski dans la chaîne du Mont-Blanc.

Par M. KURZ, A. A. C. Z.

La chaîne du Mont-Blanc a été, jusqu'à présent, très peu visitée par des skieurs. Sa structure ne lui permet pas de rivaliser avec des Dorados tels que les Grisons et l'Oberland bernois, où les géants de 4000 m. se laissent facilement aborder en plein hiver. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que les régions propices au ski sont bien restreintes.

Le versant italien présente d'immenses précipices et des glaciers croulants où personne ne songera à s'aventurer en ski. Un seul sommet, aux confins de l'Italie, de la Suisse et de la France, offre pourtant quelques chances de succès : c'est le Mont Dolent (3823 m.) dont les allures sont moins farouches et qui paraît très abordable en ski.

On voit que la partie française de la chaîne du Mont-Blanc est beaucoup moins abrupte. Les longs glaciers y pénètrent profondément et sont autant de voies ouvertes au skieur. Aussi y a-t-on réussi de belles courses. Ce sont en général les versants de cols élevés tels que ceux du Midi (3564), du Géant (3371), de Talèfre et d'Argentières (3516) qui présentent les plus longues pentes. Par contre très peu de sommets ont été conquis en ski, à part le Mont-Blanc lui-même. Et pourtant, à côté du monarque, il en est d'autres qui sont dignes de tentatives et qui s'y prêtent très bien.

Comme particulièrement favorables on peu citer le Massif de Trélatête, la rive droite du glacier d'Argentières et le Massif du Trient.

Ce dernier, presque entièrement situé en Suisse, est souvent visité depuis quelques années. Des Français y sont venus par les cols du Chardonnet et du Tour (deux superbes traversées) et la gentille cabane d'Orny abrite chaque hiver plus d'une caravane de joyeux skieurs.

C'est là que je voudrais vous entraîner quelques instants.

25 mars 1907. Le ciel est sans nuage et je m'ébats dès les huit heures du matin sur la neige dure qui recouvre la petite plaine de Saleinaz en attendant, impatient, les deux compagnons avec lesquels je dois monter aujourd'hui à



JAHRBUCH SKI 1909

« Telemark ».

E. Meerkämper, phot.

Orny : Monsieur F. F. Roget de Genève, qui m'a aimablement invité, et le guide bien connu Maurice Crettez, de Champex.

A dix heures seulement nous quittons le chalet de Saleinaz. Nous marchons très facilement sur la neige durcie en tirant nos skis. Mais le gros soleil du printemps, qui flambe dans l'azur a bientôt ramolli ce beau tapis blanc, si commode. Le pont sur la Reuse est à peine passé que la neige se fait « douce », comme disent les Valaisans. Il va falloir zigzaguer longuement en ski sur ces pentes où, quelques heures plus tôt, nous serions montés sans peine. Aussi fixons-nous à nos planches divers dispositifs de freinage. Aucun de nous n'a des peaux de phoques. Monsieur Roget a des crampons à quatre pointes, assez lourds, qui se mettent sous le pied. Crettez entoure ses « eskis » d'une longue ficelle qu'il croise ingénieusement. Moi je fixe de petits crampons tout à l'arrière des skis. Ils font assez bien leur office dans cette grosse neige de mars.

Puis la montée commence en longs lacets, à travers les sapins espacés sur la pente. Chacun a son piolet passé dans les bretelles du sac. Crettez ouvre la marche, armé de son gros bâton — son passe-partout.

Au Plan Manier nous sommes suffisamment « cuits » et affamés pour faire une halte.

La nature est merveilleusement belle en ce moment. Tout resplendit d'un immense éclat. Les sapins dépouillés tranchent en masses sombres sur la neige d'un blanc cru. Les gros blocs projettent leurs ombres bleues et nous sommes assis au milieu d'eux, en plein midi. Notre joie est débordante. Elle se puise dans la radieuse beauté du jour et dans celle des montagnes, si naturelles et si tranquilles.

Après une heure de repos, nous reprenons notre marche. A moi maintenant de faire un bout de piste. On monte lentement en obliquant à gauche jusqu'aux derniers mélèzes. Puis vient un terrain ennuyeux, bouleversé par les avalanches et pénible à traverser. Et pourtant sans danger, car on sent la neige solidement attachée au sol.

Monsieur Roget et moi aspirons avec impatience à l'ombre effilée du Petit Clocher du Portalet qui s'allonge au travers de notre route. Enfin nous touchons à cette zone de fraîcheur tant désirée. On peut enlever les lunettes et jouir à son aise du spectacle de la nature frémissante. Juste au dessus de nos

têtes, le Clocher du Portalet s'élance dans le bleu avec une témérité surprenante. Nous pouvons l'admirer longtemps en zigzaguant à ses pieds; puis, nous obliquons à droite, dans la direction des Pointes des Chevrettes. La neige, dont la consistance était bonne jusqu'ici, devient tout à coup croûteuse. Les skis ne mordent plus. On les enlève, mais alors la croûte casse sous nos pieds et l'on enfonce jusqu'aux genoux. Les skis sur le dos, il faut gagner péniblement une langue d'éboulis qui descendent assez bas à notre rencontre. Mes compagnons ont des souliers à clous et montent facilement dans ces pierres, puis dans les gazons et les rochers. Avec mes Laupars, c'est une autre affaire. Mais cela dure peu de temps et nous rechaussons bientôt nos skis, cette fois sur une neige poudreuse, idéale, qui recouvre tout le bassin d'Orny.

Le soleil se couche dorant longuement les cimes les plus hautes. Le souffle âpre du glacier passe sur la vieille moraine, enfouie, inerte. Oh! que c'est triste ici et grandiose aussi. Et quel contraste avec l'été, alors que les belles dames aux ombrelles rouges se promènent dans les pierriers et sur le glacier, au risque de gâter leurs mignons souliers. Etre seuls à Orny! Tout seuls pour jouir de cette nature morne; pour contempler ce vieux Portalet qui semble rêveur; pour écouter ce silence pesant et solennel!

Avec un soupir de satisfaction nous touchons à la cabane (2688 m) sympathiquement retranchée derrière sa moraine grise, au bord du petit lac qui sommeille.

A l'intérieur, le thermomètre est bien en dessous de zéro. On bourre le petit fourneau qui est tout étonné et content de ronfler de nouveau. En moins d'une heure nous sommes confortablement au chaud dans l'intimité secrète de la cabane.

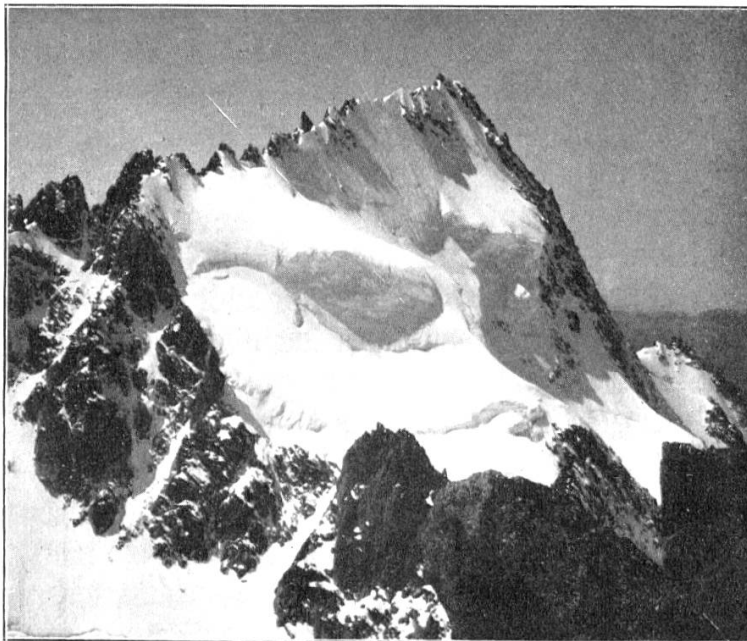
Au dehors 14° de froid. C'est bon signe.

26 mars. A six heures nous chaussons nos skis devant la cabane. Le ciel est comme hier: sans un nuage. Nous prenons la direction du Col d'Orny. On passe sur le petit lac gelé et couvert de son linceul, sur la moraine, sur le glacier où l'on décrit un large circuit pour gagner régulièrement le plus de pente. L'hiver a bouché toutes les crevasses et nous pouvons sans danger nous passer de la corde.

Au col, la neige est rose. L'aube passe sur les cimes et les frôle de son aile légère. C'est le réveil du monde, ici, sur la montagne.

Voici ce fameux plateau du Trient, coupe resplendissante, entourée par un cercle d'aiguilles d'or. Tous ces beaux granits sont dégarnis de neige; le soleil a bien travaillé ces derniers jours et les conditions sont parfaites.

Sur le névé du Trient nous faisons halte. C'est un instant où il faut admirer les lointains lumineux; la hardiesse des grandes vagues qui forment le Weisshorn, le Rothorn, le Gabelhorn et la Dent Blanche, noble famille de cimes dont les profils se découpent nettement sur un fond pâle d'émeraude.



Aiguille du Chardonnet. Dr. Th. Herzog, phot.
Prise de la Grande Fourche.

Quant aux premiers plans, c'est l'Aiguille d'Orny qui captive le regard par l'étrange beauté des contrastes: rochers cuivrés, couloirs blancs, ombres violettes. Elle présente à elle seule le type caractéristique d'une aiguille du Mont Blanc.

Toutes les montagnes, qui nous entourent, sont faisables en ce moment et nous nous décidons pour la plus belle: l'Aiguille du Chardonnet (3822 m) dont l'arête élancée et délicate dépasse déjà de ses créneaux dorés les molles épaulés de la Tête Blanche.

Maurice, tout content, pointe sur le col du Tour.

La neige du plateau est mauvaise. Les vents ont combattu sur cette plaine désolée et le champ de bataille, hérissé de vagues durcies, oppose quelque difficulté aux skis.

Nous longeons la sombre muraille des Aiguilles Dorées dont les roches fauves font penser à Javelle. Pour franchir le col du Tour (3280 m) il faut quitter les skis: on les rechausse sitôt après. Cette fois notre aiguille a terriblement grandi. Elle qui, de loin, semblait nous appeler, la voilà hautaine et rude maintenant, si bien que nous nous faisons tout petits pour l'approcher.

A dix heures nous sommes à ses pieds; nous piquons nos skis dans la neige et faisons une courte halte. On met la corde et les crampons, puis la montée commence. Crettez pratique de gros trous dans la neige, d'un coup sec de ses énormes souliers. Bientôt nous sommes dans le petit vallonement près du Col Forbes. A droite maintenant, nous grimpons sur le dos qui doit nous conduire à l'arête. La vue s'étend à l'infini. Le Jura et les Vosges se distinguent très nettement. Les rochers sont si noirs, les névés si blancs et les ombres si bleues que le paysage semble irréel. Après avoir taillé une quinzaine de marches, on débouche sur le névé supérieur, au pied des beaux gendarmes dorés qui hérissent la crête du Chardonnet. Dans un creux de neige nous nous restaurons un peu et sitôt après nous passons en revue la fameuse garde de l'arête Nord-Est.

Crettez a retrouvé sa « Stimmung » des grands jours. C'est lui qui le premier a passé par ici: il tient à faire les honneurs.

Le roc est absolument sec, sans la moindre parcelle de glace; les parties neigeuses recouvertes d'une ouate de vingt centimètres dans laquelle nous enfonçons sûrement les pieds et où les crampons se fixent à merveille.

La croupe de la montagne, aux grandes ondulations, aux brusques écarts est toujours devant nous se découpant fière et superbe dans l'azur pâle du ciel. C'est une royale ballade.

Le vent du nord souffle fort à certains moments et, ramassant sur la grande paroi glacée de la montagne la neige poudreuse qui y stationne, il nous en sature et nous coupe les oreilles. Mais on n'a pas le droit de penser à ces petites misères.

La crête s'argente de nouveau. Voici un ressaut de neige: le « Pizzo Bianco » du Chardonnet.

Puis l'arête se redresse une dernière fois pour former une tour rouge qui n'est autre que le sommet. Il est une heure

est demie. Toutes les conditions étaient si bonnes, que nous avons mis moins de temps qu'on en compte en été pour monter jusqu'ici.

Sur le versant d'Argentières nous pouvons nous abriter quelques instants, nous restaurer et contempler l'étonnante beauté des choses entassées devant nos yeux. L'Aiguille Verte est la plus frappante des montagnes que l'on découvre de là-haut et la plus légère: il semble que l'on puisse toucher de la main les plis immaculés de sa robe.

Et quelle plaisir d'être seuls avec sa montagne! Rien que les échos pour répondre à nos yodels.

Mais déjà Crettez sonne la retraite.

Nous reprenons exactement sous les passages de la montée et parvenons sans difficultés à nos skis que le soleil a dépouillés de neige pendant notre absence.

Et voici déjà le soir de cette belle journée. Lentement, nous reprenons nos traces vers le Col du Tour. La neige est très dure mais le retour beaucoup plus agréable qu'en été, quand on sue sous un chaud soleil et qu'on enfonce jusqu'à mi-jambe dans la neige fondante.

Le col est passé et nous glissons sur la surface houleuse du plateau du Trient. En quelques minutes nous atteignons le Col d'Orny.

Ici va commencer la vraie descente. C'est un moment merveilleux: nous volons sans bruit dans la demi obscurité du crépuscule, sur une neige idéale, en admirant dans les courts moments de halte le soleil couchant dorer la cuirasse somptueuse du Grand Combin. Nous contemplons, muets, la magnificence rare de cette scène sans nous douter que, cinq jours plus tard nous serons assis sur ce trône glorieux.

Crettez a filé, à toute allure, droit en bas la pente que nous économisons, nous, en longs virages, faisant durer le plaisir le plus longtemps possible.

A sept heures du soir enfin, délassés par cette dernière descente, nous retrouvons la bonne vieille cabane d'Orny.

27 mars. Le jour entre à pleins flots par les petites fenêtres. Mais nous sommes paresseux ce matin, parcequ'il faut redescendre.

Inutile de se presser, du reste, car la neige, sur le versant des Chevrettes, est encore trop dure pour les skis. Nous

tardons le plus possible, déjeunant longuement et préparant tout à loisir.

Le soleil enfin arrive au seuil de la porte: c'est le signal du départ. Nous glissons, joyeux, emportant dans nos cœurs un peu de la paix dont ce paradis est imprégné. En dessous des Chevrettes il faut enlever les skis et descendre en piquant les talons dans le dur névé; mais, deux cent mètres plus bas, la neige est suffisamment attendrie pour permettre l'usage des skis.

Nous décrivons de longs lacets sur le tapis éblouissant qui se déroule toujours plus bas.

«C'est un vrai plaisir!» s'écrie Maurice qui vole, fou de joie, son gros bâton derrière lui.

Voici un premier mélèze, auprès duquel nous pouvons nous garantir un moment des chaudes caresses du soleil. J'aimerais presque mieux l'ombre prosaïque d'une auberge, car ma soif est insupportable. Et la descente continue au travers des arbres qui se font plus serrés.

Nous passons Plan Manier où les gros blocs gris se chauffent le dos au soleil du printemps, et nous admirons la tête flamboyante de l'Aiguille d'Argentières qui domine les séracs du glacier de Saleinaz.

Enfin, voici le pont sur la Reuse, une dernière glissade et nous touchons altérés au chalet, douce oasis dans la nature éblouissante.

